

Philippe
BESSON



Ceci n'est pas
un fait divers

— **NOUVEAUTÉ** —

« Implacable et déchirant. »

ELLE

POCKET

PHILIPPE BESSON

CECI N'EST PAS
UN FAIT DIVERS

JULLIARD

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon, sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Éditions Julliard, Paris, 2023
ISBN : 978-2-266-33752-6
Dépôt légal : janvier 2024

1.

Au téléphone, d'abord, elle n'a pas réussi à parler.

Elle avait pourtant trouvé la force de composer mon numéro, trouvé aussi la patience d'écouter la sonnerie retentir quatre fois dans son oreille, puisque j'étais occupé à je ne sais quoi à ce moment-là et que j'ai décroché à la dernière extrémité. Finalement, elle m'avait entendu crier son prénom dans une sorte de précipitation car j'étais tracassé à l'idée d'avoir manqué l'appel mais au moment de s'exprimer, aucun son n'est sorti, aucun, comme si soudain elle était devenue muette et, en réalité, c'était ça, exactement : elle était devenue muette, *sous la violence du choc*.

Moi, je ne savais rien du choc. Je savais juste que ma petite sœur m'appelait, ce qu'elle ne faisait qu'en de très rares occasions – on ne se parlait pas beaucoup, et généralement c'était en tête à tête, lorsque je rentrais le week-end – et si j'étais un peu surpris, je n'étais pas vraiment inquiet. L'inquiétude a déboulé quand j'ai entendu son souffle, son souffle seulement, dans le téléphone, sa respiration, la respiration de quelqu'un qui suffoque ; voilà, ça ressemblait à une suffocation.

Alors, j'ai recommencé à m'exclamer, j'ai dit : « Léa ? Léa c'est toi ? » Et pas de réponse.

J'aurais pu penser : elle me fait une blague, ou elle a appuyé sur la touche correspondant à mon contact par inadvertance et elle ignore que je l'entends, ce sont des choses qui arrivent, mais je n'ai pas pensé ça. J'aurais pu imaginer qu'il s'agissait de quelqu'un d'autre au bout du fil, une personne qui lui aurait subtilisé son portable, ou qui téléphonerait à sa place parce qu'elle en serait empêchée, mais je ne l'ai pas imaginé : j'étais certain que c'était bien elle. Ce souffle, même court, même déformé, était le sien, ça ne faisait aucun doute. Je ne pouvais pas me tromper. Ça avait à voir avec l'intimité. C'est même la preuve de l'intimité, ce genre de certitude.

Comme elle ne disait toujours rien, j'ai insisté, avec de la douceur cette fois-ci, en gommant toute angoisse, en n'y mettant aucune exaspération non plus, à croire que j'avais deviné qu'il fallait être gentil, et elle a enfin pu s'exprimer.

Elle a murmuré : « *Il s'est passé quelque chose.* »

Je me souviens très bien de la sensation de glace le long de mon échine, j'étais assis sur le tabouret devant la petite table de cuisine de mon studio et je me suis aussitôt redressé sous l'effet du froid. J'ignore pourquoi ce souvenir est si précis quand tant d'autres, demeurés flous, ont exigé des efforts considérables pour que je parvienne à les reconstituer – il faudrait que j'en demande l'explication à ma psy –, je suppose que certains instants décisifs sont inoubliables, et parfois on sait, tandis qu'ils se produisent, qu'ils sont, en effet, décisifs.

Je n'ai pas demandé : « Il s'est passé quoi ? » J'en aurais eu largement le temps puisque, avant de poursuivre, Léa a laissé s'écouler plusieurs secondes, au moins une dizaine ; les secondes qui lui étaient nécessaires pour reprendre le dessus et réussir à nommer l'innommable. Je devais soupçonner que ça ne servait à rien de formuler une telle question car ma petite sœur allait parler désormais, malgré sa voix anémiée, malgré son souffle resserré. Elle était l'unique détentrice d'une vérité et elle allait la révéler, ça lui appartenait, elle avait téléphoné dans ce seul but, me choisir s'était imposé comme une évidence, elle avait été paralysée au tout début, puis en proie à une vive émotion mais elle en était capable, elle dirait ce qu'elle avait à dire.

Et c'est ce qu'elle a fait.

Elle a dit : « Papa vient de tuer maman. »

2.

Léa avait treize ans, moi dix-neuf.

On n'était pas taillés pour une calamité de cette nature, de cette ampleur.

Personne ne l'est. Évidemment.

Sauf que nous, ça nous est tombé dessus.

3.

D'autres que moi auraient hurlé un « quoi ? qu'est-ce que tu racontes ? », demandé qu'on répète pour s'assurer d'avoir compris – en fait ceux qui demandent qu'on répète ont compris, simplement ils obéissent à un réflexe pavlovien, ils n'y croient pas, ils ne peuvent pas y croire, ou ils sont dans une forme de déni – moi je n'ai pas hurlé, pas protesté.

En revanche, j'ai ânonné un « comment ? », exigé des éclaircissements, cherché à connaître les circonstances exactes, la façon dont les choses s'étaient produites. C'est cela qui est venu. Ça ne pouvait pas demeurer aussi général, aussi colossal, il fallait des détails, du concret, du substantiel, du tangible, il fallait des frontières, des lisières.

Léa n'a pas répondu.

J'ai mesuré, trop tard, qu'on ne devait pas poser ce genre de questions à une enfant de treize ans, encore moins à la fille de la victime.

Alors, j'ai réduit mes exigences, baissé d'un ton et émis l'hypothèse qui m'a paru la moins effroyable, celle

en laquelle je plaçais un dernier espoir, sans y croire pourtant : « Il n'a pas fait exprès ? »

Elle s'est contentée du strict minimum : « Si. »

Un « si » calme, définitif.

Qui nous envoyait droit en enfer.

Là, je me suis tu à mon tour.

Abasourdi, assommé par la nouvelle, écrasé par elle.

Il faut le reconnaître : c'était tellement énorme et tellement inattendu. Encore aujourd'hui, quand il m'arrive de convoquer les mots murmurés par Léa pour les réentendre dans ma tête, où d'ailleurs ils me parviennent avec une acuité confondante et une facilité désarmante, je continue d'être stupéfié et démoli. Je reste ébloui qu'ils aient été prononcés un jour.

Ensuite, j'ai été dévasté, je crois. Oui, c'est un abattement qui s'est produit, juste après. Ma mère était morte. Ma mère, qui comptait tant, que j'aimais – le vilain mot, d'ailleurs je ne l'avais jamais prononcé, idiot que j'étais – et dont j'allais être privé pour toujours, alors que j'entrais tout juste dans l'âge adulte (cette nouvelle allait m'y précipiter, comme on jette une friure dans de l'huile bouillante – cette image déroutera sans doute, elle est cependant la plus juste). Le chagrin m'a envahi. Il n'a pas provoqué de sanglots, ni même de larmes – la stupeur, ça stoppe les épanchements – mais il s'agissait bien de chagrin. Il s'agissait bien d'affliction, de désolation, appelez ça comme vous voulez.

J'ai aussi éprouvé un sentiment d'horreur. Ma mère avait succombé à une mort violente. On croit toujours que la mort de ses parents surviendra tardivement, calmement, et quand on aura eu le temps de s'y préparer.

On redoute la maladie. On écarte l'hypothèse de l'accident ; par manque d'imagination, ou par superstition. On n'envisage jamais le meurtre. Jamais l'exécution. Ça n'arrive que dans les films, ou dans les journaux à scandale.

Puis a surgi l'indignation. Ma mère venait de perdre la vie alors qu'elle se trouvait sans défense, ou en tout cas qu'il lui était impossible d'avoir le dessus. Elle était une femme menue quand mon père était une force de la nature. Face à lui, elle n'avait pas la moindre chance de s'en sortir.

Qui plus est, l'apprendre par téléphone rendait le tout encore plus irréel et ahurissant. J'étais perdu. Absolument perdu. (C'était ma faute aussi : je m'étais beaucoup éloigné et depuis longtemps, je devrai en reparler.)

Quand je raconte, on pourrait croire que cet enchaînement d'émotions a duré longtemps. Mais non, à peine une poignée de secondes. C'est extraordinaire, tous les états qu'on peut traverser en une poignée de secondes.

La respiration de ma petite sœur dans le combiné a tout renvoyé au second plan : il y avait des urgences à gérer et j'étais celui qui pouvait, qui devait les gérer. N'est-ce pas *aussi* pour cela qu'elle m'avait appelé ?

4.

« Tu es où, là ?

— Dans la cuisine.

— Seule ?

— Avec maman. »

Elle a dit « maman » comme si notre mère était encore en vie, encore une personne vivante, comme si rien n'avait changé. J'ai dû réprimer un sanglot.

Puis j'ai visualisé la scène. J'ignorais toujours les circonstances, mais il n'était pas difficile d'imaginer le cadavre au sol, du sang autour. Quand je dis : « pas difficile », qu'on ne se méprenne pas. Évidemment, c'était horrible. Et même insoutenable. Mais ça relevait de la déduction, du raisonnement, d'autant que je connaissais parfaitement la topographie des lieux.

J'ai donc vu Léa près du cadavre de notre mère.

Qu'on me permette de m'arrêter sur cette étrangeté. La scène, je ne l'ai jamais vue *pour de bon*. C'est pourtant elle qui continue de me hanter.

« Et papa ? Il est toujours là ?

— Non. Il a foutu le camp, je ne sais pas où. »

De nouveau, j'ai imaginé (c'était ma façon de corriger mon éloignement, mon absence, ma défection à l'instant le plus considérable). Il avait reculé d'abord, sans doute un peu hagard, avant de décamper comme un trouillard, un lâche. Peut-être n'avait-il même pas claqué la porte en sortant. Dans l'allée devant la maison, il avait tangué tel un homme ivre. J'ai immédiatement effacé cette image. Parce qu'elle atténuait la portée de son geste.

« Tu es absolument sûre que maman est... ?

— Oui. »

Je ne nourrissais guère d'espérance mais, quand on n'a jamais été en présence d'un cadavre auparavant, on peut se tromper, non ? Les coups portés (s'il s'agissait bien de coups) auraient pu ne pas être fatals. Sauf que le « oui » a été net lui aussi. Léa avait beau être bouleversée, son intelligence était intacte. (J'apprendrais qu'elle avait pris son pouls, encore une vision insoutenable.) Et, dans cette tempête, les faits établis, les vérités simples constituaient, pour elle, une boussole.

J'ai conscience de ne pas avoir terminé ma question, de ne pas avoir prononcé le terme fatidique (de cela aussi, je suis certain). Après coup, je me suis demandé si j'avais buté sur la réalité, à la façon d'un cheval qui renonce devant l'obstacle, si j'avais manqué de courage. Ou si j'avais souhaité ne pas rajouter de la violence. Je crois maintenant que Léa m'a coupé. Que c'est elle qui a choisi de me protéger.

« Toi, tu n'as rien ?

— Non. »

Il ne s'en était pas pris à elle (j'ai failli ajouter « Dieu merci », sauf qu'il n'y avait aucun dieu à remercier et s'il en existait un, il était plutôt à blâmer). Il serait temps plus tard de déterminer si mon père l'avait menacée, s'il avait tenté quelque chose – ce qui ajouterait encore à l'effroyable – mais ce qui importait, c'est qu'elle fût saine et sauve. Ce serait l'unique bonne nouvelle de cette journée d'apocalypse.

« Ne reste pas dans la cuisine, s'il te plaît. Monte dans ta chambre, ferme-la à clé et n'en sors pas. »

Il était fondamental de la mettre à l'abri, et surtout de la préserver du spectacle terrible qui s'offrait à elle. Si, moi, j'étais déjà en proie à l'effarement et à la panique, alors dans quel état pouvait-elle se trouver ?

D'autant qu'elle avait peut-être même assisté à la mise à mort, mais cela, je n'ai pas osé le lui demander. On en parlerait les yeux dans les yeux.

« Ou va chez Mme Bergeon, si tu préfères. »

J'improvisais. Rester dans la maison, même porte close, pouvait sembler rassurant, mais se révéler dangereux, si notre père revenait. Se réfugier chez la voisine offrait davantage de sécurité. À moins que le meurtrier – c'est ainsi qu'il devait être désigné, n'est-ce pas ? – ne rôde encore dans les parages.

Elle a dit : « Je préfère ma chambre. »

Un univers rassurant pour elle, un cocon, un endroit où il ne pouvait rien lui arriver. Cela étant, dans une cuisine non plus, il n'est pas censé arriver quoi que ce soit. Dans une cuisine non plus, on n'est pas censé se faire tuer.

J'ai répondu : « Comme tu voudras. »

J'ai poursuivi : « Je préviens la police. Ils seront là rapidement. Et moi, je prends le premier train. »

Elle a dit : « D'accord. »

J'ai ajouté : « Je te rappelle quand je serai dans le TGV. Je ne te laisse pas, hein. Je ne te laisse pas. »

Elle a redit : « D'accord. »

5.

Après avoir raccroché, je suis resté assis sur le tabouret.

Je devais pourtant m'occuper des gendarmes, de mon billet, mais je n'ai pas pu m'empêcher de chercher dans ma mémoire la dernière fois que j'avais vu ma mère en vie.

C'était trois semaines plus tôt. Elle m'avait accompagné au train.

J'ai essayé de me rappeler ses derniers mots et je n'y suis pas arrivé. C'étaient sans doute des mots tout bêtes. Quelque chose comme : « Tu as vérifié que tu n'as pas oublié tes clés ? »

J'ai tenté de reconstituer la toute dernière image. Dans mon souvenir, elle se tenait sur le quai, levait la main dans ma direction pour me dire au revoir. J'avais dû lui répondre avec le même signe de la main, mais je n'en étais pas certain.

Mon imprécision, ce flottement m'ont mortifié.

J'ai senti que je ne devais pas me redresser tout de suite. J'avais besoin de recouvrer mes esprits pour ne pas être victime d'un éblouissement et chuter.

Comme après une prise de sang.

Et j'avais besoin de penser, de sortir de l'indépassable folie de la brève conversation avec ma sœur, de reprendre une forme de contrôle.

J'ai alors prononcé les mots à voix haute et en les détachant : *mon père vient de tuer ma mère.*

C'est ça qui s'est imposé : prononcer les mots à voix haute, avec l'intention d'établir leur consistance, leur matérialité, de leur conférer un sens ; avec l'espoir irrationnel de mettre également leur teneur à distance, au moins un peu.

Cependant, c'est un résultat très différent que j'ai obtenu. Devant la table minuscule, je me suis rendu compte que, si j'étais choqué, je n'étais peut-être pas complètement surpris.

J'ai pensé : ça devait arriver.

Ou plutôt : ça pouvait arriver.

Pourtant, jamais, auparavant, je n'avais formé cette prédiction. Jamais.

Alors quoi ?

Alors elle devait être tapie dans mon inconscient et voilà qu'elle surgissait.

Trop tard.

Mais non.

J'ai chassé l'idée. Ce n'était pas le moment d'être rattrapé par des trucs pareils. Et je me doutais que ça reviendrait, que j'aurais à m'en saisir. D'abord parer au plus pressé.

Normalement, j'aurais dû composer le 17. À la place, j'ai cherché et trouvé le numéro de la gendarmerie de

Blanquefort. Pourquoi ? Parce que je me suis dit : au 17, je vais tomber sur un inconnu, enfermé dans un bureau je ne sais où, installé devant un standard, avec un casque sur les oreilles, quelqu'un qui va suivre une procédure, un protocole, qui va me demander d'épeler, de répéter, qui va mettre ma parole en doute, j'ai songé : on va perdre du temps et je ne supporterai pas d'être traité avec désinvolture ou suspicion. J'imaginais qu'ils recevaient beaucoup d'appels et que leur premier réflexe c'était de trier, d'éliminer, parce qu'ils devaient tomber sur pas mal de cinglés ou de gens qui encombraient la ligne avec des incidents sans importance. J'ai voulu entendre une vraie personne au bout du fil, qui connaîtrait la ville, qui connaîtrait ma mère, peut-être. C'est une femme qui m'a répondu. Plutôt jeune, d'après le son de sa voix. Je lui ai balancé toute l'histoire, d'une traite. Elle a dû être un peu effarée mais a tout de même tranché : « On envoie une équipe sur place tout de suite. »

Quand j'y repense, elle aurait pu envisager que je sois un sinistre plaisantin mais non, elle m'a cru, sans paraître hésiter. Je présume que mon affolement l'a convaincue. Ainsi que la somme des détails que j'ai fournis : nom, adresse, téléphone, description des lieux. J'ai dit aussi : « Vous voyez la rue Poumeau-Delille ? L'arrêt de bus République ? C'est juste derrière. » Souvent, ce sont des images prosaïques qui rendent plausibles les récits les plus improbables.

Dans la foulée, j'ai filé à Montparnasse sans même acheter de billet, finalement, ni jeter d'affaires au fond d'un sac. Dans le hall, j'ai avisé le tableau d'affichage :

un train partait pour Bordeaux, cinq minutes plus tard. J'avais de la chance (cette pensée fugace m'a immédiatement semblé lugubre). J'ai repéré le quai, grimpé dans la première voiture au moment où on annonçait la fermeture des portières. Si un contrôleur entendait me coller une amende, je pourrais toujours faire valoir que ma mère venait de mourir, que mon père l'avait tuée. Vous croyez qu'il se serait entêté ? Le drame a ses avantages ; certes dérisoires. Je n'ai pas été contrôlé.

On quittait à peine Paris quand est apparu sur l'écran de mon téléphone un numéro inconnu. J'ai aussitôt décroché. Un commandant de gendarmerie s'est présenté, sans que je retienne son nom. Je l'ai prié de patienter, le temps de m'installer entre deux voitures. Il a commencé par vérifier mon identité. Indiqué qu'il « faisait suite » à mon appel et se trouvait « sur les lieux ». Il avait une voix grave, neutre, professionnelle et soudain, la voix a changé quand il a dit : « Je vous confirme le décès de votre maman. Je suis désolé. »

Je me suis demandé si, dans les écoles, on apprend aux officiers à adopter un ton plus doux, plus compassionnel quand il s'agit d'annoncer une nouvelle de cette nature, ou si l'expérience lui avait enseigné une forme de délicatesse, ou encore si, malgré les années de service, justement, il ne pouvait pas toujours retenir une certaine émotion.

Moi, en tout cas, j'avais les yeux rivés sur le symbole d'une porte de toilettes de train lorsque la mort de ma mère est devenue une information officielle, répertoriée, incontestable. C'était grotesque et c'est inoubliable.

Reprenant mes esprits, je l'ai interrogé au sujet de Léa. Recouvrant un phrasé impartial et un vocabulaire procédural, il m'a assuré qu'elle avait été « prise en charge et mise en sécurité ». J'ignorais quelle forme prenait cette prise en charge : l'avait-on installée à l'arrière d'une voiture de gendarmerie ? l'avait-on confiée à un médecin, un pompier ?

Et puis, baissant la voix alors que personne ne pouvait m'entendre, j'ai posé la question : comment maman était-elle morte ? Il a esquivé : « Vous ne préférez pas être sur place pour que je vous communique ces informations ? » J'ai compris que ce qu'il avait à m'apprendre était atroce. J'ai insisté et il a cédé, recourant néanmoins à une formule policière, réglementaire, pour en atténuer la portée, probablement : « Utilisation d'une arme blanche ». Ma mère avait donc été poignardée. « À de multiples reprises. » Ma mère avait été lardée de coups de couteau.

6.

Je n'ai pas conservé de souvenirs précis du trajet. Les paysages ont défilé, ils m'étaient familiers – j'empruntais ce train régulièrement, à l'époque – mais je ne les ai pas regardés, ou j'étais devenu aveugle, c'était du vert, du vert en mouvement, ou bien des champs à perte de vue, rien qui puisse fixer l'attention. Je me rappelle juste une femme, absorbée par la lecture d'un magazine, et plus loin une fillette turbulente, et avoir été agacé par ses exclamations, sa bougeotte. Je m'en suis voulu de mon agacement. J'aurais dû, au contraire, être émerveillé par cette enfant qui ignorait tout de la fragilité de nos vies et qui se moquait des drames alentour. J'ai placé mes écouteurs dans mes oreilles. Écouté les tubes des Pet Shop Boys. De la pop sucrée, en totale contradiction avec la situation, mais je m'en fichais. Ce qui comptait, c'était la musique et la distraction.

J'ai échangé des SMS avec Léa (elle m'a confirmé qu'un gendarme ne la quittait pas). Je tenais ma promesse. Je la rejoignais, je serais bientôt avec elle, je pourrais la serrer dans mes bras. Pour autant, je n'ai pas écrit que j'allais la serrer dans mes bras. Il ne fallait

pas donner l'impression de céder à la commisération, ou de dérégler nos pudeurs. C'était d'ailleurs ridicule. Les circonstances étaient tellement exceptionnelles qu'elles auraient justifié, sans que nul n'y trouve à redire, une remise en cause de nos habitudes. Il faut croire que, même au cœur de l'effroyable, de l'impensable, quelques réflexes demeurent.

Tout à ma hâte de la retrouver et à ma culpabilité (déjà) de l'avoir laissée seule face à l'événement, le temps aurait pu me sembler long et curieusement il n'en a rien été. Je ne l'ai pas vu passer parce qu'il était abstrait, confus, à la fois tumultueux et embrouillé. C'était un mal pour un bien.

Ce brouillard s'expliquait aisément : je ressassais. Je me demandais *pourquoi* mon père avait tué ma mère, *comment* il avait pu en arriver là. Et, comme dans les rêves ou les cauchemars, j'étais incapable de passer au stade suivant. La question se répétait, encore et encore, formait une boucle parfaite et insupportable.

À la gare Saint-Jean, je n'ai pas pris le tram comme je le faisais chaque fois, j'ai sauté dans un taxi, qu'importe si j'y abandonnais mon argent de la semaine ou presque, je ne voulais pas perdre de précieuses minutes.

La voiture m'a bêtement renvoyé à l'enfance, aux sensations de l'enfance. Quand on était assis à l'arrière, Léa et moi, et que les parents étaient crispés à l'avant. Lui parce que ça n'avancait pas, ça n'avancait jamais, à croire que les embouteillages lui étaient réservés, que les gens faisaient exprès de s'agglutiner ou de conduire mal simplement pour le faire fulminer.

Elle parce qu'elle avait sans cesse la peur d'avoir oublié quelque chose, prendre son porte-monnaie, fermer la maison à clé, ou parce que la perspective des courses au centre commercial l'angoissait, c'était pourtant une chose ordinaire mais elle redoutait de ne pas avoir tout inscrit sur sa liste, elle redoutait les Caddies qui s'entrechoquent, même quelquefois les annonces inopinées au micro qui proposaient des réductions exceptionnelles. En fait, quand j'y songe, elle était souvent apeurée. Dans le taxi, je me suis dit qu'on n'y avait pas prêté suffisamment attention. Que ça venait forcément de quelque part.

Maintenant que j'ai interrogé les proches, la famille, les amis, les voisins, les collègues, sollicité les avocats, les experts, exploré les dossiers judiciaires, écouté attentivement les propos des victimes et des meurtriers, lu des choses sur Internet, j'ai acquis une certitude : ça venait de lui, mon père.

7.

Quand je suis arrivé sur place, plusieurs véhicules de gendarmerie étaient stationnés et le pavillon cerné par un périmètre de sécurité derrière lequel se tenaient des badauds. Les gens raffolent des faits divers, ils ralentissent sur le bord des routes lorsqu'ils parviennent à la hauteur d'une collision qui vient de se produire, ils tiennent à être aux premières loges parce que c'est un spectacle. Là, ils scrutaient les visages des enquêteurs, interprétaient chacune de leurs mimiques, attendaient de voir sortir un brancard, un cadavre. Ils se désolaient, partageaient leur effroi, mais n'auraient pour rien au monde quitté leur poste d'observation. Ce n'était pas de la compassion, en tout cas pas seulement, c'était du voyeurisme. Dans l'assistance, j'ai repéré deux ou trois visages connus. Une colère m'est venue : c'était de ma mère qu'il s'agissait, n'avaient-ils donc aucune pudeur ? Cette colère s'est dissipée quand le commandant s'est avancé vers moi pour me permettre de franchir la barrière de sécurité.

Pierre Verdier, il faut dire quelque chose de lui. Un homme intègre, voilà la première impression qu'il

m'a faite. Probablement à cause de sa rectitude, de ses cheveux blancs, de ce sens du service public qui émanait de lui. Il y a des gens comme ça, vous avez l'impression qu'ils sont là pour vous assurer que tout ira bien. C'était ça, Pierre Verdier. Ça ne disait rien de sa compétence. Et je pouvais me tromper du tout au tout. Mais enfin, j'ai pensé : on est entre de bonnes mains.

(J'ignorais alors que parfois des gendarmes passent à côté de l'essentiel, que parfois ils n'accordent pas aux cris de détresse l'attention qu'ils méritent.)

Pourtant, cette confiance dont je le gratifiais d'emblée n'avait pas tellement d'importance : ma mère était morte et on savait qui l'avait tuée, il n'y avait pas de mystère à élucider, pas d'enquête à conduire. Juste un meurtrier à rechercher. Puisque, à ce moment-là, mon père s'était volatilisé dans la nature. Sauf que, dans ces instants où on est si démuni et si bouleversé, la première main tendue on la saisit, la première voix apaisante on l'écoute.

Il m'a présenté de nouveau ses condoléances, conduit sur le côté du pavillon, loin des curieux, demandé si j'avais besoin de quelque chose. Et parce qu'il semblait gagner du temps dans cette conversation lente et presque à voix basse, j'ai soudain pris conscience que je ne serais pas autorisé à entrer. Ce qu'il m'a confirmé aussitôt : « C'est une scène de crime, vous comprenez. Et votre mère se trouve encore à l'intérieur. En revanche, on vous demandera de reconnaître officiellement son corps quand elle aura été transportée à la morgue. »

Je suis tombé sur mes genoux.

Littéralement.

Il y a eu soudain une clameur dans l'assistance. Certains avaient dû me voir chuter, voir le commandant s'efforcer de me remettre sur pied, un de ses subordonnés accourir pour lui prêter main-forte.

Une fois relevé, j'ai aperçu de la poussière sur le bas de mon pantalon, je l'ai frottée machinalement. Ces détails demeurent très précis dans ma mémoire. Tout me semblait inaccessible à la compréhension, tout avait l'air de se passer dans une brume et, malgré tout, je n'ai pas oublié ce geste, dissiper la poussière sur le bas du pantalon. Pas oublié non plus le murmure général.

J'ai protesté : je voulais voir ma mère, c'était inhumain de me le refuser. Le commandant a conservé son sang-froid : on ne pouvait pas pénétrer sur le lieu d'un meurtre, pas risquer de l'endommager, une enquête était ouverte, elle emportait tout, la procédure devait être observée à la lettre, il était désolé mais c'était ainsi. Et pour que je m'entre bien dans le crâne que tout avait changé, il a précisé : « De surcroît, on posera des scellés sur la maison, vous allez devoir vous trouver un autre hébergement. »

Je l'ai dévisagé quelques instants, je n'étais plus en colère, la colère s'était subitement dissipée, je venais de comprendre que, oui, en effet, plus rien ne serait pareil, que notre vie appartenait désormais au fait divers, qu'elle relevait de la police, de la justice, que nous n'avions plus notre mot à dire.

**DISPONIBLE EN
LIBRAIRIE !**



COMMANDER